

Benjamin Ruffieux
Portfolio

Oeufs
Sur les docks de Manaus, Brésil 2008
Série *Saudade*





Caltwalk
Sur les docks de Manaus, Brésil 2008
Série *Saudade*



Billard
Manaus, Brésil 2008
de la série *Saudade*

Mannequins
Brasília, Brésil 2008
de la série *Saudade*





Côté A et côté B de la rue principale de Vittoria.

Que pèsent 5000 km? En Amazonie, rien

CARNET DE MER • Troisième vol et du périple de Benjamin Ruffieux, parti l'été dernier faire un tour du monde à la voile. Le voici au Brésil, seul, son compagnon de voyage ayant décidé de rentrer en Suisse.

TEXTES ET PHOTOS:

BENJAMIN RUFFIEUX

La vie est une constante, comme un fil dont on est plus ou moins éloigné selon le vœu, et qu'on arrive parfois à effleurer du bout des doigts. Quand on le touche enfin, on se fait comme électrocuter, ce qui nous éloigne immédiatement de lui. On peut vouloir toucher le fil ou pas, il n'y a pas de bonne solution.

Je me donne un mois ou deux pour essayer de toucher le fil du plus grand fleuve du monde, et pour répondre à quelques questions qui m'intriguent.

Qu'est-ce que le temps?

Un oiseau qui passe et puis s'en va. Que pèsent cinq mille kilomètres? En Amazonie, rien. J'aime l'Amazonie parce qu'elle m'a pris tous mes repères. J'ai soif. Soif de vie mais rien ne bouge. Des pièces de dominos se font écraser sur une faible table dans un cliquettement sec et sonore. Sur le bord du billard, pour mettre du piment, on mise de l'argent.

Manaus est grande et belle du temps où l'on cultivait le caoutchouc. À présent, seul le fantôme du passé y vit et tient compagnie à un million et demi de personnes.

À moins de pouvoir s'offrir l'avion, on atteint la ville par le fleuve, en cinq jours de voyage de...

Dira m'a dit: «Je veux du Sud»

J'ai décidé que le seul moyen de prendre la bonne décision pour la suite, c'était avant tout de me retrouver. Vraiment je veux dire. Alors on est parti pour Rio, sans escale de prévue. Les deux premiers jours étaient difficiles. Vent dans le pif, sous voile réduite, et ce bateau qui refusait de passer la vague, et moi qui refusais d'accepter le présent, vraiment dur. Sans sommeil, à manœuvrer jour et nuit.

Au troisième jour j'ai compris. J'ai débranché le pilote automatique, je me suis assis et j'ai pris la barre. Et j'ai parlé au bateau. Ça peut te paraître farfelu mais c'est comme ça. Et quelque part quand tu parles à ton bateau, tu parles à toi-même.

Je lui ai expliqué pourquoi Fred était parti, je lui ai dit qu'il fallait être content pour lui qui a eu un sacré courage de rentrer, et je lui ai parlé de Charlotte, raison pour laquelle on allait à Rio avant de prendre une décision pour la suite. Elle a dit d'accord, mais navigue-moi bien. J'ai mis de la musique et ensemble on volait de vague en vague. Je hurlais, jete les promesses. Tu ne peux pas imaginer comme c'est pur, la Mer. Et la semaine suivante, j'ai vraiment bien navigué, comme jamais nous l'avions fait auparavant. Le bateau était noble comme jamais il ne l'avait été, et il me chuchotait. «Ne me sous-estime pas, je veux du Sud».

Dira veut du Sud et je crois qu'elle l'aura. Quant à ma nouvelle compagne en mer, la solitude, une des lettres qui m'attendaient à Rio me rassure un peu: «Tu n'es pas seul car sans le monde tu n'es rien.» BR

puis Belém. Sur le bateau, on suspend son hamac parmi une centaine d'autres hamacs qui s'emmêlent et s'entrechoquent. Aux escaliers on décharge des caisses de bières pleines pour charger des caisses de bières vides. De jour comme de nuit, la samba, fil rouge du Brésil, cadence le temps, afin d'éviter qu'il ne se noie dans l'eau boueuse du fleuve.

La gadoue

C'est par pure curiosité et intérêt pour la boue qu'on vient patauger sur la Transamazonienne, en cette saison des pluies. En essayant de faire du stop, j'attrape par hasard un vieux bus en décomposition. J'écoute les chauffeurs disserter gaiement sur un certain nombre de choses cochenes avant d'aller m'accrocher des deux

maines à mon siège. Beaucoup plus loin et beaucoup plus tard, dans la cour d'une maison de Vittoria, une chambre raisonnablement miteuse m'ouvre les bras.

En noir et blanc

A Vittoria, quelque part en Amazonie, les gens sont gentils. Ils m'initient au billard et m'acceptent dans leur cour. Mais dans cette bourgade, au bout de quelques jours, on se sent presque de trop. L'endroit vit en noir et blanc, le présent s'échappe avec la population à ses trousses. Les filles rêvent d'autres contrées et le mot «mariage» est imprimé dans leurs yeux.

Et encore des regards éteints par l'alcool, et encore des maisons à vendre. Lorsque les chercheurs d'or ont déserté l'endroit, il y a quelques

temps de cela, ils ont dû oublier d'emporter le décor.

Comme le tournis

De retour pour la troisième fois à Belém, j'ai comme le tournis. Il n'y a plus de barrière entre l'émotion et moi, le monde y est entré par grandes bouffées. Les mendiants me reconnaissent et courent après mes cheveux blonds. J'ai dû m'oublier quelque part entre le passé et le présent. M'ayant toujours cru voyageur, je me vois tout à coup comme un vulgaire voyeur, avec mes dollars, avec mon temps à tuer, à regarder avec dégoût les gens s'étendre dans la rue. Cette ville ne m'aime pas. Ça tombe bien, moi non plus. Mais c'est normal d'être loin de la vérité, lorsqu'on veut de toucher le fil. I



Tuer le temps autour du billard.



Chargement félin, sur les docks de Manaus.

SEUL À BORD

Benjamin Ruffieux se retrouve seul. À bord de Dira pourtant, ils devaient être trois à embarquer pour ce tour du monde à la voile. Mais l'été dernier, au moment de lever l'ancre, un des camarades renonce. Et c'est avec Frédéric Moret que Benjamin Ruffieux quitte finalement Sète, pour mettre le cap sur le détroit de Gibraltar, en passant par le Maroc. Les deux Gréneriens de 24 ans ont ensuite longé les côtes africaines, jusqu'en Casamance, au Sénégal. Le Dira est alors remonté vers le Cap-Vert, pour filer droit sur Natal, au Brésil. C'est là que Frédéric Moret a choisi de ne pas poursuivre l'aventure, et de rentrer au pays. Benjamin Ruffieux a navigué jusqu'à Rio, où il a laissé son bateau au repos, pour partir deux mois sac au dos en Amazonie (de Brasília à Manaus, via Belém). La suite? Benjamin Ruffieux entend refaire une beauté à Dira – peut-être rentrer-t-il quelque temps pour renflouer la caisse de bord. Puis, direction l'Argentine, où il risque de devoir patienter en raison de l'hiver austral. «La Liberté» publie les reportages que Benjamin Ruffieux ne manque pas de lui envoyer au cours de son périple.

L'océan est poésie: il ne rime avec rien qui puisse s'approprioiser. On peut vouloir toucher l'eau de cet océan. Ou l'âme du voyage. On peut naviguer dans l'idée de cueillir une fleur parfaite pour une fille parfaite. On peut errer de par le monde afin de trouver ou semer sa propre personne. En vain.

CARNETS DE MER
BENJAMIN RUFFIEUX



Carnets de Mer
livre d'art, 2008
maquette de couverture / dos

Carnets de Mer
Journal La Liberté, 2008



Pirogue de clandestins
Casamance, Sénégal 2007



Les candidats sénégalais à l'exil s'installent dans une pirogue d'une douzaine de mètres, remplie à ras bord d'âmes en fuite. Et prient pour que la mer ne démonte pas la barque avant d'arriver aux îles Canaries, à près de 2000 kilomètres au nord. BENJAMIN RUFFIEUX

LES CANDIDATS AFRICAINS À L'ELDORADO EUROPÉEN.

VOIR LES ÎLES CANARIES OU MOURIR

Ils sont des centaines de candidats à l'exil à attendre, au Sénégal, de tenter leur chance pour atteindre les îles Canaries. Un périple très dangereux. «Si je dois mourir, j'en fiche», dit Mamadou, 20 ans. Rencontre.

BENJAMIN RUFFIEUX*, CASAMANCE

Sur cette petite île au sud du Sénégal, à l'embouchure du fleuve Casamance, un village de planches au nom de Djogué est assis sur le sable. Accessibles uniquement par bateau, les habitants, à une rizière près, vivent de la pêche. Les hommes partent avec leurs filets en mer, sur de lourdes pirogues en acajou. Les femmes, travailleuses infatigables, commencent en faisant sécher et fumer le poisson sous le soleil d'Afrique. «Il y a du tableau. Mais à y regarder de plus près, il n'y a pas que des pêcheurs dans cette île, et les pirogues ne servent pas qu'à pêcher. Derrière ces échoués bricolés avec des branches et du fil de fer, sous la brasse des fumoirs, se cache un tout autre commerce.

Tout s'achète, même l'espoir

Ici, tout s'achète, même l'espoir. Sachant qu'il est devenu difficile de passer en Europe par la Méditerranée, de nombreux désespérés sénégalais et des pays voisins transitent par la Casamance. On place sa fortune – ou celle de sa famille – dans une pirogue d'une douzaine de mètres remplie à ras bord d'âmes en fuite.

Et on prie. On prie pour que la mer ne démonte pas la barque avant d'arriver aux îles Canaries, à près de 2000 kilomètres au nord. On prie pour ne pas se noyer (parfois à cinquante mètres de la plage) en arrivant, après dix à

quinze jours de mer. Enfin, on prie pour ne pas se faire refouler par les autorités espagnoles.

Préparer leur évasion

Bien qu'il soit difficile d'articuler un chiffre, on sait qu'ils sont nombreux, les Africains à venir en Casamance préparer leur évasion de l'Afrique. Trouver et négocier le prix d'un embarquement prend passablement de temps. En attendant, sous l'œil des dauphins qui remontent tranquillement le fleuve, la plage accueille tous les soirs un match de foot entre les jeunes émigrants. Pour décompresser.

Sur le terrain, Mamadou Djigahy est un des seuls joueurs originaires de la région, ayant juste eu à descendre le fleuve depuis Ziguinchor. Né il y a vingt ans, on peut dire que son destin a pris un virage décisif il y a dix ans. La guerre civile battait son plein en Casamance, les rebelles indépendantistes avaient pris la brousse et passaient dans les villages récolter de l'argent, et «étaient sur les villageois qui n'en avaient pas», témoigne Mamadou.

Ni cahier, ni stylo

Renvoyé un après-midi de l'école avec deux de ses compères «parce que nous n'avions ni cahier ni stylo», il propose alors d'aller cueillir des noix de kola pour en tirer quelques sous à la revente. L'endroit était dangereux, et les rebelles ont ouvert le feu sur les gamins

«Un de mes camarades est resté sous les arbres. Ma mère a aussi disparu dans le conflit, quant à mon père, je ne l'ai jamais connu.»

L'orphelin abandonne l'école, faute de financement. Puis il est recueilli par sa famille, à Ziguinchor. La famille, c'est surtout des photos suspendues dans le salon de cette maison de classe moyenne. Il reste une grand-mère qui éprouve des légèbres dans la cour, quelques jeunes cousins, un bébé. Le reste n'est plus que souvenirs, raconte Mamadou avant d'avouer que personne ne l'encourage à partir en pirogue. «Ils disent que c'est trop dangereux, mais obtenir un visa pour y aller légalement est impensable.»

«Il vole, prend, achète...»

Depuis plusieurs années, la fuite aux Canaries est le seul objectif dans le quotidien de Mamadou. 100 000 francs CFA (250 francs suisses) réunis en faisant des boulots journaliers lui ont permis d'acquiescer une moto. L'idée était d'aller acheter en Gambie voisine des lecteurs CD qui sont revendus le double au Sénégal. Au premier voyage, les douaniers lui mettent les bâtons dans les roues. «Ils m'ont confisqué ma moto, les lecteurs CD, et j'ai passé deux semaines en prison avant que la famille paie ma libération.»

L'épisode n'a aucunement découragé le jeune homme qui, depuis, vole (il

rectifie) prend, achète et revend des trucs comme du sucre. Une manière pour lui de réunir l'argent pour le passage, qui coûte jusqu'à 500 000 franc CFA (1200 francs suisses).

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Mamadou partira en août. C'est l'été que les candidats à l'eldorado européen ont le plus de chance de passer. A cette période, l'océan est plus clément, raconte le jeune Africain.

La peur, un luxe

En août donc, par un petit bolog perdu, la mangrove crachera encore une pirogue de pèche, poussée par un modeste moteur hors bord dans lequel une centaine d'autres inconnus auront également mis leur vie.

Quant à la peur, c'est un luxe que Mamadou Djigahy ne s'offre pas. «Si je dois mourir je m'en fiche, je veux juste aller aux Canaries. Ici il n'y a pas de boulot, il n'y a rien, rien.» Puis, avec les larmes, «il n'y a rien, et on est fatigués, très fatigués!»

* Benjamin Ruffieux et son compère Frédéric Moret ont levé l'ancre l'été dernier à Sète (F) pour un tour du monde à la voile. A bord de Dira, leur embarcation, les deux Grénois de 23 ans ont mis le cap sur la Marne, puis sur le Sénégal à Ziguinchor, en Casamance. Ils ont ensuite quitté l'Afrique en passant par le Cap-Vert; de là, ils ont mis une dizaine de jours pour rejoindre Natal, au Brésil, où ils se trouvent actuellement. «La Liberté» publie les reportages réalisés au cours de leur périple.

SILENCE RADIO

Le problème de l'émigration clandestine de sa population préoccupe visiblement le Gouvernement sénégalais. Son président Abdoulaye Wade en tête. En 2006 un accord signé avec l'Espagne devait permettre à un quota de 4000 Sénégalais d'accéder au marché du travail espagnol, à condition que les personnes concernées bénéficient au préalable d'un contrat de travail.

Dans un premier temps, 73 Sénégalais avaient obtenu un contrat auprès d'une entreprise de nettoyage, en février 2007. Plus tard, on a encore entendu parler de 67 jeunes partant travailler avec un contrat d'une durée de 12 mois en poche. Depuis, silence radio. On comprend donc pourquoi la plupart des émigrants sénégalais chanceux d'exister dans leurs chalets de quitter le continent par voie légale. BR

«On a tout ce qu'il faut en Afrique»

Le chef de la police des frontières à Elinkine, non loin de Djogué, est un personnage. A ses heures perdues, ce charismatique quarantenaire polygame pratique la médecine naturelle et un peu d'agriculture pour faire vivre confortablement sa famille.

Sous couvert d'anonymat, le policier en jeans parle beaucoup, de sa propre situation qu'il juge confortable, de ses 137 manguiers, du travail d'herboriste qu'il mène dans son laboratoire, et du problème de l'émigration clandestine.

Un peu décrié mais parfaitement assorti à sa chemise turquoise, son bureau est vide, si l'on excepte un énorme

meuble en formica et un lit de camp prévu pour la sieste.

Le gouvernement paie Monsieur K (nom fictif) pour traquer les pirogues de clandestins, mais il avoue le faire sans trop d'illusions. «Le fleuve avec ses affluents mesure 1700 km de long et il est impossible de surveiller efficacement le va-et-vient de tous les bateaux», dit-il.

Puis montre par la fenêtre une vieille pirogue de treize mètres mouillée devant le village. Avec l'aide des militaires, elle a été interceptée dernièrement avec à son bord 117 personnes. Le propriétaire – qui ne s'était pas embarqué – a été retrouvé et mis sous les verrous. Mais combien d'embarcations sont pas-

sées depuis entre les mailles du large filet? On l'ignore. A Djogué, on parle de plusieurs départs par mois...

Soulignant le danger que comporte la longue traversée jusqu'aux Canaries, contre le vent et les vagues dans des bateaux qui ne sont pas adaptés à la haute mer, Monsieur K affirme ne pas comprendre pourquoi tant de personnes prennent le risque de partir.

«Si tu as l'argent pour payer le voyage, t'as l'argent pour faire quelque chose, en Afrique. On a tout ce qu'il faut, sauf peut-être l'esprit d'initiative. Mais il admet que la vie n'est pas toujours facile dans le coin, à la suite de la colonisation et son cortège d'humiliations, de

voies, d'expropriation des terres, et de vingt-cinq années de guerre sanglante dont nous sortons à peine.»

Il met sans conviction le doigt sur un projet gouvernemental, le plan Réva (Retour vers l'agriculture), ayant pour objectif de fixer les populations dans leur terroir. Mais il critique aussi son gouvernement qui «investit dans la culture au lieu de miser efficacement sur l'agriculture ou sur un renforcement du système de pêche artisanale.»

Et d'ajouter: «Le Sénégal lutte plus que ses pays voisins contre l'exode illégal de sa population, mais ce qu'il faut avant tout, c'est une politique fiable pour la fin de la faim.» BR



Mamadou Djigahy: «Je veux aller aux Canaries. Ici il n'y a pas de boulot, il n'y a rien, rien. Et on est fatigués, très fatigués!» BENJAMIN RUFFIEUX

Voir les 'îles Canaries ou Mourir
Journal La Liberté, 2008



Ci-contre et page suivante
Sans Titre
Malouines 2010
de la série *The West is the Best*





Seb
Malouines 2010
de la série *The West is the Best*



Main
Malouines 2010
de la série *The West is the Best*

page suivante
Albatros
Malouines 2011
de la série *The West is the Best*





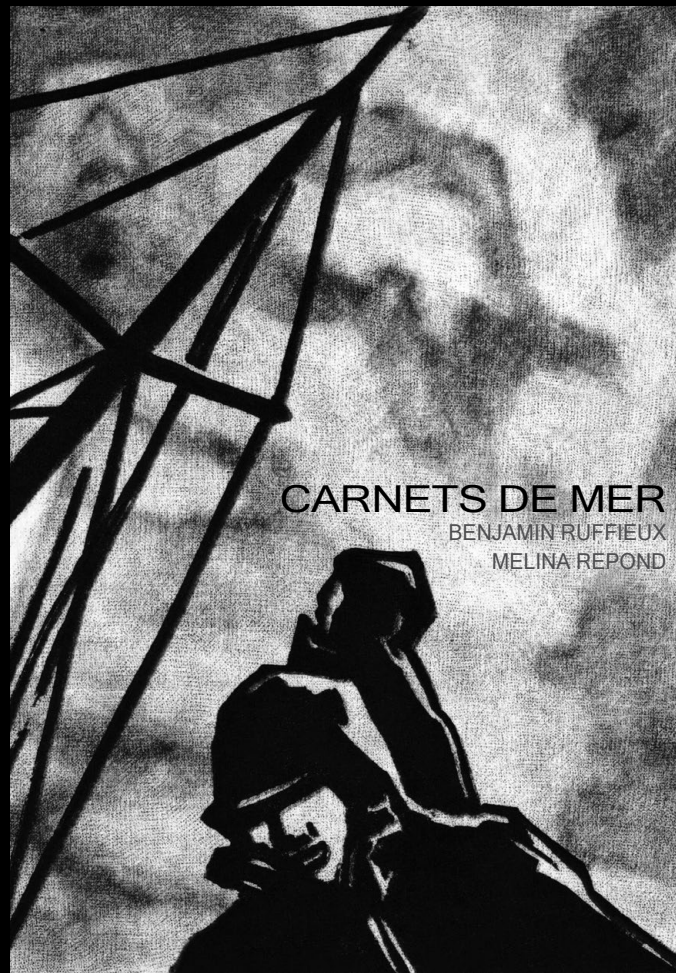
Container
Malouines 2011
de la série *The West is the Best*



Clope
Malouines 2011
de la série *The West is the Best*

Enfin quelqu'un! En plus, elle est vraiment cool. On l'imagine qui gueule sur les navires venant fréquemment se fracasser contre les rochers, qui lâche sa sainte position de prière pour faire de grands gestes énergiques et obscènes, parce que d'après elle il aurait fallu porter plus de toile pour entrer dans la passe, il aurait fallu virer avant...

Benjamin Ruffieux et Mélina Repond - Carnets de Mer N°2





série *Mechanical Birds*
24 Heures du Mans, France
pour le Journal *La Gruyère*, 2011







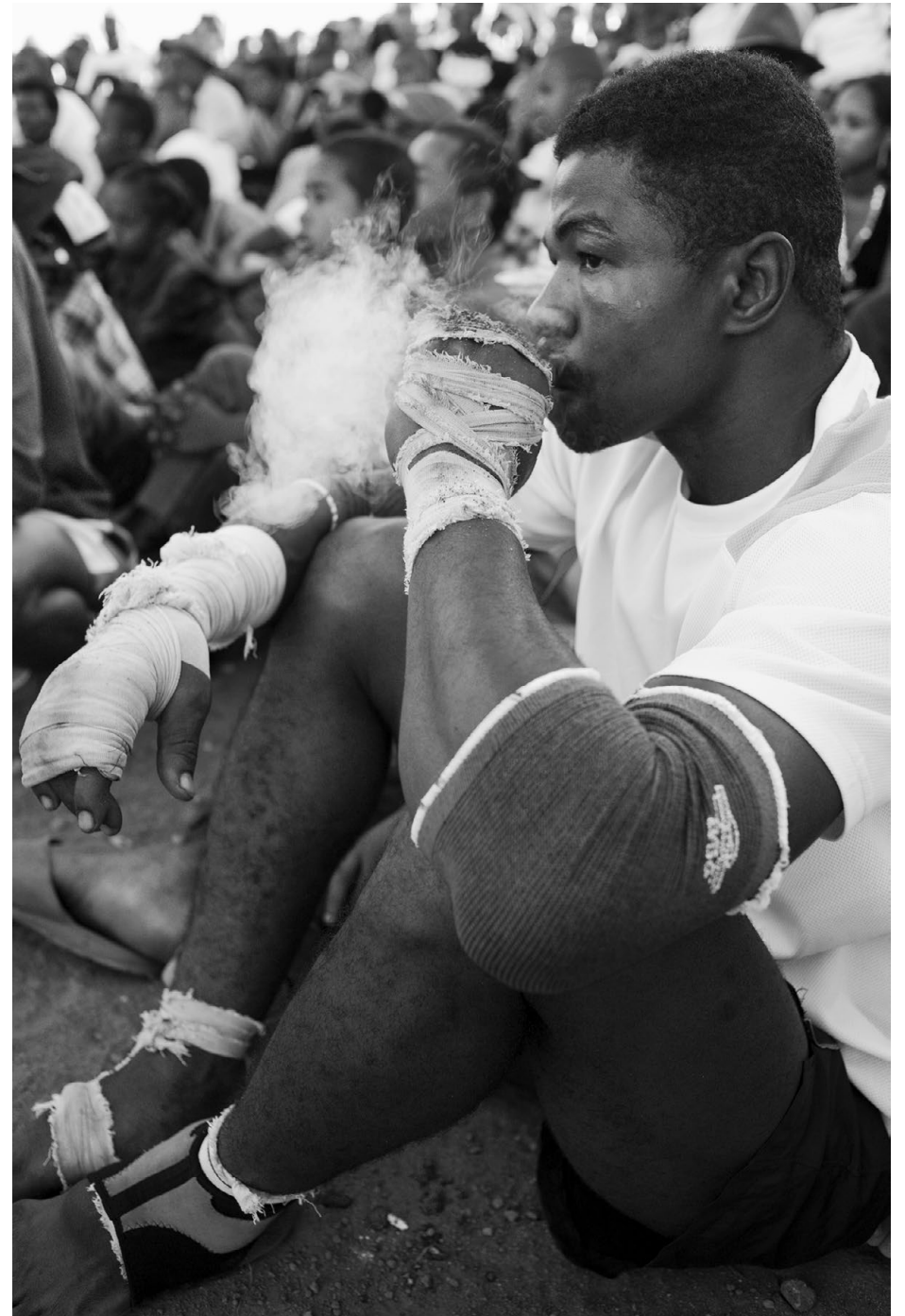








série *Mechanical Birds*
24 Heures du Mans, France
pour le Journal *La Gruyère*, 2011



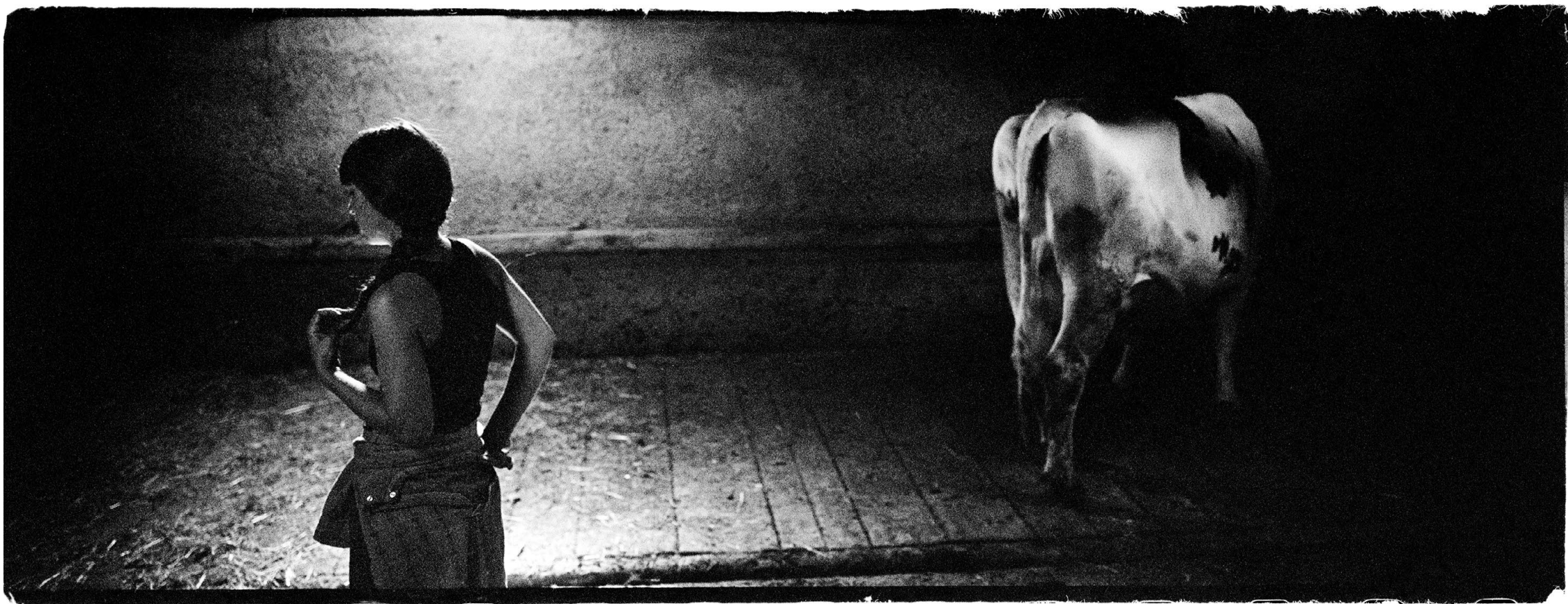
série *Bam-Bam*
Nosy Be, Madagascar 2012











Linda
Charmey, Suisse 2013
de la série *Le Gros Bovatey*



Sans Titre

gravure sur lino / photographie
Charmey, Suisse 2013
en collaboration avec Mélina Repond
de la série *Le Gros Bovatey*



Madame B
Charmey, Suisse 2013
de la série *Le Gros Bovatey*



Romain
Charmey, Suisse 2013
de la série *Le Gros Bovatey*



Exposition *Le Gros Bovatey*
en collaboration avec Méline Repond
Charmey, Suisse 2013

photos Romain Gachet / Dominique Ruffieux

My Girl
Océan Indien, 2012
de la série *Go On...*





The Sun
Molésan, Suisse 2011
de la série *Go On...*



Dog Gang
Buenos Aires 2011
de la série *Go On...*



Exposition Go On...
Galerie Van Herk Eykelberg
Anvers, Belgique 2018





Mer de Barents
Mer de Barents, 2018
de la série *Navigations sur l'Axe du Monde*

page suivante
Nothing II
Groenland, 2018
de la série *Navigations sur l'Axe du Monde*





Cabane de Trappeur
Skansbukta, Svalbard, 2018
de la série *Navigations sur l'Axe du Monde*







Benjamin
Ruffieux
photographies
21.03 - 21.06

Navigations sur l'Axe du Monde

Printemps
Culturel



théâtre du
Passage

Sans titre-1 1



24.04.25 15:15

Jour 13
Atlantique, 2022
de la série *Désert Liquide*





Jour 1, 2022
Atlantique
Série Désert Liquide

Jour 7
Atlantique, 2022
de la série *Désert Liquide*





Jour 22
Atlantique, 2022
de la série *Désert Liquide*

Jour 13, 20h50
Atlantique, 2022
de la série *Désert Liquide*



l'île de Santa Maria à 160 milles,
Prochain objectif! Génial ce
vent, alors que Lolo m'annonçait
pétrole!!

18h00 1024 hpa
35°02 N - 024°10 W

jourée tranquille, on bouquiner.
semblerait que dernière un grain le
vent soit en train de tomber, va
peut-être falloir se mettre au
boulot, sin etc.

photos du jour au 35mm (P/m2)
des grains, photos des grains

18h35 UTC

35°17 N - 024°15 W
1024 hpa



DIMANCHE 17 AVRIL

Di. NEG 4-5 - 5-6 dans nuit

Lu E-NE 5-6

MA E = 8 4-5 puis 3-4

anticyclone en NO achem se déplaçant
vers l'Est



Santa Maria 35mm
depuis 36°52 N
02°512 W

19h25 37°30 N
02°44 W

Se déballe bien depuis quelques
heures, 25 nœuds de vent au travers

2 ris + soleil, à voir si je
rate un peu de soleil pour la
nuit. 185 milles parcourus en 24h.

Douche. cool.

extrait du journal de bord

Atlantique, 2022

de la série Désert Liquide

Cette série a été réalisée lors d'une navigation en solitaire et sans escale
de 24 jours entre les îles Canaries et Maniitsoq, sur la côte ouest du Groenland.



page suivante

Expositions *Knut...*

La Filature, la Sarraz, Suisse 2024

La Distillerie, Bulle, Suisse 2025

Expositions collectives avec 38 artistes du monde entier ayant résidé sur le *Knut*, voilier de l'association MaréMotrice.

Curation et organisation: Benjamin Ruffieux

exposition *Désert Liquide*
Galerie Trace Ecart
Bulle, Suisse 2022





Note d'intention

Même si je n'y ai travaillé que quelques années, je reste très influencé par la photo de presse. Comme dans la presse il est difficile de trouver le temps d'approfondir sérieusement son sujet, je me suis tourné vers la photo documentaire en immersion dès 2007.

Je travaille principalement sur le rapport entre l'être humain et son environnement, la nature. C'est une question très actuelle dans l'évolution de notre société, et le fil rouge de mon travail de photographe.

J'essaye de très bien connaître mon sujet avant de le photographier. De ne pas rester spectateur, mais de le vivre de l'intérieur.

J'aime beaucoup le noir et blanc, parce que c'est un langage à part, qui pousse à regarder autrement.

Note Technique

Benjamin Ruffieux travaille principalement en utilisant des techniques analogiques. Ses images sont réalisées avec un reflex argentique ou un appareil panoramique moyen format.

Le photographe réalise ses tirages argentiques dans son atelier situé sur le Col du Lautaret, dans les Hautes-Alpes (France). A une époque qui voit la photographie se dématérialiser, cette démarche picturale le rapproche d'arts tels que la peinture ou la gravure.

Contact

www.benjaminruffieux.ch
benjamin@maremotrice.ch
tel: +33 7 84 72 80 42